

CHAPITRE I

L'EVOLUTION DE LA FEMME CANADIENNE- FRANÇAISE JUSQU'ÀUX ANNÉES 60

Dans notre premier chapitre nous essayons de retracer la progression de la femme canadienne-française surtout pendant les soixante premières années du 20e siècle en faisant aussi des références aux époques précédentes quand cela s'avère nécessaire. Notre but n'est pas tout à fait celui d'entamer une étude historique en nous attardant sur des événements et des dates précises. Nous visons plus nettement à revoir la condition de la femme telle qu'elle se présentait au moment de la Révolution Tranquille et à analyser comment cette condition a été déterminée par la famille et l'Église. Nous examinons ensuite brièvement le mouvement féministe dans lequel se regroupent les femmes pour faire face aux interdits

sociaux et religieux et revendiquer leurs droits par rapport aux tendances contraires qui s'y opposent. Le chapitre se termine par un bilan de la lutte féminine pour ses droits civils et politiques. La femme mariée est coincée par un code civil répressif, complété par une politique défavorable à son épanouissement personnel. Vers les années 60 et l'avènement de la Révolution tranquille, le statut de la femme subit des transformations et se traduit par un virage dans la modernité.

Ce bref historique se veut surtout comme une introduction à l'écriture d'Anne Hébert et de Marie-Claire Blais, dont les écrits inclus dans notre étude ont été produits surtout après 1960, à l'exception de la nouvelle *Le Torrent* (1950), et *La Belle Bête* (1959). Pourtant, les préoccupations qui se reflètent dans ces écrits permettent de les inclure dans la même catégorie que les romans qui les ont suivi pendant les années suivantes.

A. Le rôle de l'Église catholique au début du siècle
et l'évolution de la femme

“L' histoire du Canada français, c' est l' histoire de l' Église au Canada.” L' Église catholique poursuit la reconquête religieuse après 1840, et comme au Moyen Age, les religieux exercent leur emprise sur toutes les sphères sociales: Universités, écoles, services hospitaliers, orphelinats, la politique et surtout la famille. L' Église devient d' après l' expression du chanoine Lionel Groulx, “l' institution la plus musclée du Canada”. Elle impose le respect des institutions traditionnelles, et une idéologie conservatrice de tradition nettement catholique. En plus, elle préconise la vocation agricole du Québécois et regarde d' un mauvais oeil le départ des travailleurs aux usines. Encore en 1940, l' Église prône-t-elle la terre comme la plus grande richesse du pays liée à la santé morale du québécois qui de son côté manifeste une préférence pour la ville. Celle-ci est représentée comme un lieu de perdition, où hommes et femmes ne font qu' abandonner

leurs devoirs religieux et même les rites traditionnels et familiaux. Le théâtre et le cinéma ne sont pas recommandés, ni une certaine liberté de la presse qu'on juge très libérée à moins qu'elle ne défende des valeurs traditionnelles.

Au début du 20^e siècle, les Canadiens français s'affirment de plus en plus comme une bourgeoisie d'affaires en pleine période d'urbanisation. Ce changement de mode de vie, provoque la méfiance de l'Église catholique qui adhère toujours à son idéologie agriculturiste comme la seule appropriée aux besoins spirituels et matériels de ses ouailles. Si l'industrialisation et l'urbanisation sont acceptées, ce n'est que pour retenir les gens qui auraient autrement quitté le Québec pour être libérés de l'emprise de l'Église catholique.

Néanmoins, l'Église exerce un pouvoir d'attrait extraordinaire sur les jeunes qui optent pour une carrière dans le sacerdoce étant donné les avantages qu'offre celle-ci par rapport à une profession laïque. Tout comme la carrière politique, la carrière sacerdotale offre le grand attrait du pouvoir temporel allié au salut de l'âme. Suite à l'appel du Pape Pie XI durant les années 1920, les jeunes Québécois entreprennent aussi diligemment la tâche de l'évangélisation et partent en tant que missionnaires en Afrique, en Asie, en Arctique, aussi bien qu'en domaines anglophones.

Le nombre des effectifs au service de l'Église catholique est renforcé par les nombreuses petites communautés religieuses qui arrivent de la France au début du siècle, chassées par la loi de la séparation de l'Église et de l'État. Cela dit, à cette même époque, l'Église catholique devient aussi une puissance numérique par le nombre de ses effectifs religieux dans toutes les paroisses et tous les secteurs de la société sans équivalent dans toute l'Amérique du Nord. Nive Voisine affirme que "l'Église dispose donc en 1940 d'au moins 25000 clercs, religieux et religieuses."¹⁶ Cette force aida le syndicalisme catholique des ouvriers et le mouvement coopératif. Au début du 20^e siècle, l'Église est animée de deux tendances principales: l'une qui prônait le conservatisme traditionnel, et le nationalisme passéiste et l'autre qui admettait la place de l'Église dans un monde industrialisé et évolué. Cette dernière est responsable de la prise en charge des conditions de travail des ouvriers et d'une nouvelle adaptation au marché du travail dans le secteur professionnel.

Les diverses occupations des prêtres s'étendent depuis le secteur économique et l'organisation des syndicats ouvriers, jusqu'à la production de documentaires pour le cinéma, des productions théâtrales, l'entrée dans des diverses universités et la diffusion de la recherche scientifique. La classe des

¹⁶ Nive Voisine, dans François Tétu de Labsade. *Le Québec, Un Pays, Une Culture*. Québec. Les Éditions du Boréal, 1989, p. 169.

religieux et des clercs devient privilégiée non seulement par son importance numérique, mais par les bénéfices dont elle profite en échappant aux impôts et aux taxes.

Le clergé propose aux fidèles une religion collective et présente dans tous les domaines de la vie. La pratique religieuse est basée sur les rites, les fêtes, les prières familiales, les sacrements. Les fidèles sont mobilisés dans des Ligues du Sacré-Cœur, des associations, des confréries, des mouvements. La puissance de l'Église provient aussi de la grandeur et du faste de ses manifestations religieuses: congrès eucharistiques, pèlerinages, (qui attirent des foules venant de partout au Canada et des Etats-Unis), la construction d'églises magnifiques, et la grandeur des cérémonies catholiques où le large déploiement de la pompe capte l'imagination et l'émotion populaires. Devant le merveilleux et le spectaculaire les fidèles sont épris d'un sentiment de fierté et les larges manifestations collectives de foi, proclament au monde la puissance de l'Église québécoise.

L'emprise de l'Église est consolidée par le courant ultramontain, qui reconnaît la suprématie du pape et de l'Église romaine. Celle-ci poursuit son combat contre le libéralisme anticlérical et le Parti Libéral en faveur du Parti conservateur. La politique devait être soumise aux principes moraux de l'Église, et le clergé jouait un rôle parfois décisif

dans des affaires politiques. Le clergé forme aussi des enseignants, des médecins et des juristes et ne favorise les autres vocations où le pouvoir spirituel sera soumis au pouvoir temporel. Les changements amenés par l'industrialisation et l'urbanisation ne seront pas acceptés et seront liés au monde anglophone et protestant. Ainsi, le courant ultramontain s'avère peu ouvert aux revendications d'ordre social et prône une société rurale, dominée par l'Église et la tradition:

“Une religion à tendance conservatrice, bien structurée, héritière d'institutions médiévales”, religion traditionnelle et coutumière [...] essentiellement populaire, généreuse dans ses agirs ...”¹⁷

Une telle attitude rencontre des résistances vers la fin du 19^e siècle. Déjà, plusieurs membres du clergé acceptent le changement inéluctable de la société canadienne-française et envisagent une nouvelle place de l'Église dans le monde. Des groupes sociaux et le média réagissent d'un côté et d'un autre, les anglo-protestants revendiquent ce qu'ils considèrent le rôle abusif de l'Église catholique. Le courant libéral au Québec empêche les ultramontains de réaliser leurs desseins conservateurs pour l'avenir de la société québécoise.

¹⁷ Benoît Lacroix, “ Histoire et Religion Traditionnelle des Québécois (1534-1980), *Culture Populaire et Littératures au Québec*. *Stanford French and Italian Studies*.

Embrigadée, formée en groupes d' action catholique à tous les niveaux, la société québécoise n' arrive pourtant pas à étouffer les voix dissonantes qui s' élèvent contre l' idéologie dominante d' une Église conservatrice et apparemment immuable. L' encadrement par l' Église de la population catholique et son emprise sur la vie et les mœurs lui confèrent une certaine protection contre les critiques qui s' élèvent de l' intérieur et de la part des libéraux. La presse, responsable de la circulation des idées nouvelles est considérée avec méfiance. Néanmoins, le courant moderniste se déchaîne surtout dans les milieux urbains, où la pratique religieuse s' affaiblit déjà vers les années quarante, surtout dans la ville de Montréal. Les citadins, et à un moindre degré, la population rurale, observent de moins en moins la messe du dimanche, et les prières familiales. L' essor des villes nouvelles entrave la pratique traditionaliste des sacrements à laquelle la population catholique était habituée. L' Église catholique, dénoncée pour sa pratique ' médiévale ', et prônant une société rurale, ne s' adapterait pas entièrement à la vie urbaine. Même à l' intérieur de l' Église, un souffle nouveau balaie les tendances existantes: Des personnages dont le rôle est aussi déterminant que celui de Mgr Charbonneau, l' évêque de Montréal, et des actions collectives comme l' action catholique, admettent déjà la possibilité d' une nouvelle position d' adaptation au sein de l' Église catholique. Lorsqu' en 1949, une grève se déclare entre

patrons et ouvriers, l' évêque de Montréal prend parti pour les grévistes, geste progressiste, qui lui a valu l' opposition du pouvoir gouvernemental conservateur.

Les années 1950-60 ont été marquées par un changement rapide et sûr dans la sphère socio-religieuse du Québec. Un recul du poids de l' Église se fait avec une vitesse extraordinaire et le traditionalisme religieux fait désormais partie de l' histoire du Québec. La perte de l' influence de l' Église entraîne une grande baisse de la natalité. L' idée de la liberté et du choix personnel est constamment présentée à l' individu:

“Plusieurs estiment que la religion entretient peu de liens avec la vie, qu'elle est une superstructure inutile et qu'en conséquence l' Église institutionnelle est inapte à répondre à leurs vraies interrogations.”¹⁸

Ce nouveau mode de pensée entraîne la “Révolution Tranquille”, qui symbolise une des périodes déterminantes dans l' histoire du Québec moderne. Les Libéraux appuient l' État plutôt que l' Église à laquelle ils enlèvent les prérogatives jusqu' alors absolues. La mort du Premier ministre Duplessis en 1959, a contribué au déblocage de la libre expression individuelle. Les religieux et prêtres se trouvent un peu perdus dans cette société au nouveau visage ou l' Église catholique

¹⁸ Benoît Lacroix, *op. cit.*, p. 36.

traditionnelle avait perdu sa place privilégiée. Les églises se vident et les institutions publiques perdent leur identité religieuse. Dans les écoles, les cours de religion sont remplacés par la formation morale et le catholicisme qui avait été la seule religion privilégiée, et très puissante, voit apparaître d'autres manifestations religieuses: d'autres sectes sous le signe de la Chrétienté, des charismatiques, tous, des groupes à un fort pouvoir d'attirer la foule, avide de renouveler sa croyance et de combler peut-être un vide laissé par le ritualisme de l'Église catholique.

Diminuée et reléguée à un rang secondaire, ayant perdu son pouvoir temporel, l'Église catholique survit aux ravages propres à une époque de transition, et une fois libérée de ses responsabilités temporelles, elle peut devenir plus efficace. Ce qui n'empêche pas les nombreux détracteurs de l'Église catholique québécoise d'accuser celle-ci d'avoir retardé le progrès au Québec par rapport au reste de l'Amérique du Nord et d'y avoir imposé un esprit doctrinaire et étroit, une vision passéiste, peu propres à le conduire vers l'avenir. Quelle que soit la vérité, l'Église au Québec demeurera toujours sa plus grande force, une institution dont la longévité a été sans pareil, au Québec et en Amérique du Nord. À l'Église catholique seule, le Québec doit sa cohésion, en grande partie la continuation de la pratique de la langue française et conséquemment, son identité unique qui a évité un

engloutissement total dans le reste du Canada et dans l'Amérique du Nord.

a. L'Église et l'éducation des jeunes québécoises

C'est en tenant compte de cette Église puissante dans le domaine spirituel et temporel que nous tracerons ici, l'évolution de la femme pendant les années précédant le grand virage des années 60.

Le Québec avait conservé jusqu'à cette époque des modèles familiaux hérités de la société rurale, caractérisés par une famille nombreuse, l'interdiction de la contraception, et la ferme adhésion à l'indissolubilité du mariage. La famille traditionnelle québécoise est une famille dont le modèle de vie est dicté par l'Église.

La femme remplit le rôle de mère-porteuse et de maîtresse de maison. Si elle travaille hors du ménage, ce ne sera que pour aider son mari. La condition de la femme jusqu'aux années 60 est donc inextricablement encadrée dans les multiples rôles remplis par l'Église catholique. Mariée ou célibataire, elle n'avait qu'à suivre le modèle marial.

L'Église catholique ne reconnaît pas l'égalité entre l'homme et la femme, ce qui est concrétisé par l'inaccessibilité aux femmes des postes sacerdotaux. La femme a été reléguée à une situation d'infériorité. Malgré les rôles qui lui sont accordés par le Nouveau Testament, (Lc 8, 1-3; Gal 3, 28) l'Église attribue plutôt à la femme les positions liées à l'Ancien Testament dans lequel dès la Genèse, la femme n'est représentée que comme un être, secondaire, faible, qui incarne la tentation, et conséquemment le péché. Cette image originelle, a été rachetée par l'image de la Vierge dont le culte profond chez les québécois, a changé un peu le regard porté sur la femme, tout en lui imposant un modèle à suivre, un modèle d'où nul écart ne serait admis. Ainsi, une femme modèle devrait être mère ou vierge. Le modèle de Marie fut facile à suivre tant que dura la pratique religieuse familiale et traditionnelle. Ce qui au sein de la famille québécoise est issu de la foi populaire, à savoir le culte voué à Marie est adopté en tant que politique ecclésiale. L'Église regardera d'un mauvais oeil toute revendication féminine visant l'égalité: notamment, les mouvements pour le droit de vote (les québécoises n'obtiennent le droit de vote qu'en 1945, au contraire des anglophones qui ont acquis ce droit en 1917), l'accès aux études supérieures et au travail hors du foyer. La position idéale pour la femme s'avère plus passive, toujours basée sur la triple figure de la Mère ou de la Vierge ou de la vierge/ mère. À

l'intérieur de la maison, elle représente les valeurs de l'amour, du sacrifice, de la charité, de l'abnégation totale. Dans le couvent, la religieuse, incarne ces mêmes principes et sublime ses instincts par le biais de ce même amour maternel qu'elle offrira aux malades dans les hôpitaux, aux orphelins, et aux jeunes filles qui reçoivent leur éducation chez elles.

L'installation des communautés françaises au Québec contribue au développement des fondations religieuses féminines. Ces communautés des femmes jouent un rôle particulier dans les domaines de l'enseignement et de l'assistance sociale au Québec. Alors qu'en France, en Angleterre et aux États-Unis, les œuvres sociales laïques se chargent de l'assistance sociale, le cas est très différent et particulier au Québec où les organisations religieuses de charité priment sur les organisations laïques. Celles-ci sont moins importantes que les œuvres religieuses.

À partir de 1860, les communautés de femmes assument la responsabilité totale de la sécurité sociale. Elles ouvrent des centres d'asile pour les enfants des ouvriers qui travaillent dans les usines de Montréal et se chargent de porter secours aux autres problèmes sociaux provenant de l'urbanisation: la prostitution, le chômage, la délinquance, la vieillesse. Aussi, l'Église catholique fait de l'éducation un de ses domaines privilégiés, fidèle à la tradition qu'elle s'est

donnée dès les débuts de son histoire en Amérique du Nord. Encore ici, les communautés des femmes se montrent d'un grand dynamisme.

Les essais de laïcisation de l'éducation à travers la création d'un ministère de l'éducation échouent devant un clergé ultramontain qui n'accepte pas que l'éducation soit confiée à l'État. Vers 1875, après la disparition du Ministère de l'Instruction publique, l'Église catholique s'installa de façon durable dans l'enseignement. Clercs et religieux occupent désormais les postes de maîtres alors que les charges moins intéressantes sont reléguées aux femmes enseignantes, qui sont très mal payées. Ce n'est qu'en 1940, que Laure Gaudreault dénonce l'injustice faite à cette partie féminine du corps enseignant.

Les deux réseaux d'enseignement public et privé coexistent, tous les deux dominés par les clercs et les communautés religieuses. Les écoles publiques sont subventionnées par l'État et dominent l'enseignement primaire et professionnel, le système privé contrôle, le secondaire et l'enseignement des filles. En ce qui concerne la formation technique, à part les écoles d'enseignement ménager qui datent du début du 20e siècle, le secrétariat paraît être la seule formation spécialisée pour les filles. Alors que l'Université McGill acceptait les filles parmi ses étudiants

depuis 1885, les francophones ne le feront qu' une cinquantaine d' années plus tard. Voilà un des facteurs responsables du retard du Québec en matière d' éducation.

Les classes ouvertes aux filles à Montréal, sont moins nombreuses que celles ouvertes aux garçons. Ces classes qu' on désigne d' " externes ", sont confiées à la responsabilité des communautés religieuses. Une communauté religieuse assume à la fois un enseignement privé (le couvent) et un enseignement public (les classes externes). Les communautés de femmes assurent aussi l' enseignement dans les écoles normales et dans les collèges classiques sans l' aide de l' État. Les filles peuvent aller à deux collèges classiques (contre 34 pour les garçons); la plupart des filles se retrouve surtout dans les écoles ménagères et dans les écoles normales qui préparent dix fois plus de filles que de garçons à la fonction d' institutrice. Les hommes sont alors payés quatre fois plus que les femmes qui constituent pourtant 80% du corps enseignant du primaire.

Il y aura au Québec entre 1850 et 1960 deux écoles normales de garçons qui relèvent du gouvernement et près d' une cinquantaine d' écoles normales de filles dont la responsabilité est assumée par les évêques et par les communautés religieuses. La mainmise de l' Église sur la formation professionnelle et spirituelle des femmes est

évidente. Les débouchés plus traditionnels s'offrent aux filles dans le domaine de l'enseignement et du monde infirmier. Ces domaines s'élargissent au début du siècle et incluent les cours commerciaux mais l'enseignement aux filles reste toujours axé sur les études ménagères, et la couture.

Les filles n'obtiendront l'accès au cours secondaire que beaucoup plus tard, donc, à la fin du primaire, les autorités ecclésiastiques, leur proposent soit l'école ménagère, soit l'Institut familial des années 40, et l'école normale. Selon l'opinion des hommes qui détiennent le pouvoir décisionnel, ces voies d'éducation correspondent à la vraie vocation féminine, la vocation "maternelle", qu'elle soit vouée à la vie du couvent ou au mariage. L'enseignement ménager conçu par des éducateurs masculins ne préparait pas la femme au marché du travail qui était à peu près le monopole masculin. Il faut noter aussi que les filles ont été longtemps plus éduquées que leurs frères dont la présence aux champs était nécessaire. En même temps, dans de nombreuses familles, les filles n'allaient pas toujours à l'école, leur rôle obligatoire étant celui d'aider une mère surchargée, physiquement affaiblie par de multiples accouchements.¹⁹

¹⁹ La mère d'Emmanuel dans *Une Saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie Claire Blais, est un cas typique de femme épuisée par de nombreux enfantements.

Pendant presque un siècle on a débattu du rôle de la femme dans la société admettant sa capacité comme le meilleur agent de la transmission d'une idéologie religieuse. Ce faisant, l'école ménagère vise à une formation plus générale, basée sur le psychologique et le spirituel. Le débat est repris à tous niveaux, plus particulièrement dans les médias, mais surtout dans les discours électoraux, où des hommes politiques comme Henri Bourassa, se sont prononcés sans ambages sur la place de la femme, dans un monde où l'homme régnera toujours en maître. La thèse qu' Henri Bourassa a tenté de présenter comme irréfutable, se base sur Ève et le péché original. Ève est à l'origine de tous les maux de l'humanité par son désir d'être l'égale de l'homme. La femme se manifeste dans une double nature, le péché et la chute, et la Rédemption (Marie), donc, une nature où la force et la faiblesse cohabitent. Les éducateurs prennent pour leur point de départ, soit l'une, soit l'autre des tendances attribuées à la femme, pour en retirer des principes pédagogiques.

En admettant une éducation religieuse, fondamentale pour toute formation féminine, les femmes, ont aussi leurs débats, différents des ceux des hommes, à l'intérieur des regroupements de femmes ou dans des revues d'éducation. Ici, pendant les années 40 et 50, les femmes ont exprimé leur point de vue sur l'éducation féminine. Ce point de vue est trop différent du discours tenu jusqu'alors par les hommes. Il est

exprimé par des femmes, révèle leur besoin d' un système éducatif leur conduisant vers leur épanouissement personnel, et ce besoin, seules les femmes sont capables de le ressentir et de l' exprimer.

b. La québécoise et le couvent et la "religieuse

laïque"

L' histoire du Québec est marquée par le nombre remarquable de religieuses qui ont joué un rôle important dans la vie spirituelle et matérielle de la colonie dès le début. Les figures les plus célèbres du point de vue historique et religieux de la Nouvelle-France, sont Marie de l' Incarnation, Jeanne Mance, Marguerite Bourgeoys, Marguerite d' Youville. En 1639, Marie d' Incarnation portée par sa vocation religieuse, consacre sa vie à bâtir des couvents où elle abrite religieuses et enfants qui y sont éduqués. L' enseignement est assuré aux garçons et aux filles.

Les " Montréalaises " développent un remarquable esprit de communauté. Marguerite de Bourgeoys, canonisée en 1982, fonde la Congrégation de Notre-Dame et fonde un hôpital et

une école à Montréal. à partir de 1657. En 1737, Marguerite d' Youville, avec des associés se charge de l' Hôpital général de Montréal. En 1755, elle devient dans cette même ville la supérieure des Sœurs de la Charité (Sœurs Grises).

L' entrée en religion devient au 17e et au 18e siècle une voie normale choisie par les filles. Le nombre d' entrées en communauté chez les Québécoises reste toujours croissant entre 1850 et 1950. Les motivations des femmes qui entrent au couvent ont été entre autres, l' objet d' études faites par Micheline Dumont et Marta Danylewycz²⁰. Les deux historiennes sont d' avis que la vie au couvent représentait pour la jeune femme une solution pour échapper au mariage, à la maternité ou au célibat. Micheline Dumont analyse les facteurs responsables de ce courant pendant les 17e 18e siècles:

“ Il est malheureusement plus malaisé de connaître les motivations réelles de celles qui ont pris le voile. Aux motifs religieux indéniables ont pu s'ajouter des motifs plus prosaïques: sécurité matérielle, reconnaissance sociale, pressions familiales ou cléricales. Mais il n'est pas possible, dans l'état actuel des recherches, d'épiloguer longtemps sur cette question. Le montant élevé des dots exigées (mais pas toujours versées) et le grand nombre de vocations issues des familles aisées doivent nous rendre prudents dans ces affirmations...”²¹

²⁰ Marta Danylewycz, “ Taking the Veil in Montreal, 1850-1920: An alternative to Migration. Motherhood and Spinsterhood”. Address to the Annual Meeting of the Canadian Historical Association, June, 1978.

²¹ Micheline Dumont “ Vocation religieuse et condition féminine”, dans Marie Lavigne et Yolande Pinard (eds.), *Travailleuses et féministes, les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 276

Parmi les études faites sur les femmes au Québec, il y a une qui admet que les communautés religieuses ont absorbé dans leurs rangs les femmes marginalisées par la société, en particulier, les veuves et les femmes “ *d’ un certain âge* ” engagées dans des actes de charité. Ces femmes qui travaillent seules, sont récupérées par le clergé qui se permet d’orienter leur travail respectant pour ce faire les prescriptions de l’Église catholique qui d’après certains historiens exerce une certaine hégémonie en matière d’engagement social.

Dumont et Danylewycz ont insisté sur l’attrait que pourrait exercer la vie religieuse sur les femmes contraintes à chercher un “ *foyer* ” pour des raisons économiques. Micheline Dumont représente la vie religieuse comme une alternative à la maternité, un moyen que trouvaient les femmes, une fois qu’elles entraient au couvent, de concrétiser leurs aspirations personnelles et professionnelles:

“...la Québécoise francophone aurait eu accès, dès la seconde moitié du 19^e siècle, à des voies de promotion personnelle et sociale (...); à des voies de promotion intellectuelle (...); à des voies de contestation de la fonction féminine, contestation contre la tare du célibat et la perspective des maternités nombreuses. [...] la vocation religieuse y a été perçue comme une *maternité spirituelle*.”²²

²² *Ibid.*, p. 279.

Il n' est pas facile d' établir la véritable motivation qui conduisait les filles à la vie religieuse. Malgré des hypothèses selon lesquelles certaines d' entre elles préféraient cette vie à la vie difficile et limitée de la femme mariée, les religieuses elles-mêmes n' admettront jamais d' autre motivation que l' appel de Dieu, ce qui est une raison plus valorisante, vu l' importance de la ' vocation ' du point de vue religieux, plutôt que des raisons d' origine sociale. En plus, une motivation autre que la vocation religieuse, aurait rendu difficile, voire impossible, l' entrée de la jeune femme dans la vie au couvent.

Un bref aperçu des choix alternatifs qui se présentent aux femmes hormis le couvent, facilitera la compréhension du choix religieux de la part de la femme. Pendant les années 30, un grand nombre de femmes qui travaillent à l' extérieur de la maison, font du travail domestique. L' enseignement et la profession d' infirmière sont surtout accaparés par les religieuses qui sont très mal payées. L' attitude hostile qui se manifeste vers les femmes employées, provoque des attaques sévères de la part du clergé et des hommes politiques qui privilégient le rôle de la femme et de la mère. Si l' ambiance sur le lieu du travail à l' extérieur est défavorable, aux femmes, les communautés, au contraire, leur offrent le respect et la dignité.

Pendant les années de la deuxième guerre mondiale, les femmes sont employées dans les industries de guerre et sont ainsi privilégiées par une certaine liberté économique. Mais, à l'inverse de ce qui se passe dans le reste du Canada, où le travail des femmes pendant la guerre est plus accepté, les Québécoises font l'objet d'attaques virulentes de la part du clergé qui critique les femmes travaillant hors du foyer, donc, obligées d'abandonner les enfants. À la fin de la guerre, on propose aux femmes de rentrer chez elles, autrement dit, de quitter le travail rémunéré. Alors que certaines ont suivi cette direction, il y a des mères de famille qui sont restées au travail. et ce faisant ont prouvé que famille et travail peuvent être conjugués .

Il y a aussi entre les années 30 et 40, une tendance au travail de bureau, ce qui n'était pas encore monopolisé par les religieuses, tandis qu'un nombre croissant de laïques se tournaient vers l'enseignement, protestant contre l'hégémonie des clercs dans ce domaine.

Le terme " religieuse laïque " désigne les infirmières laïques, dont le métier avait été traditionnellement assuré par les religieuses. ²³ Le nursing, revigoré par l'exemple de Florence Nightingale au milieu du 19e siècle, a retrouvé une

²³ Voir Johanne Daigle " L'éveil syndical des " religieuses laïques": l'émergence et l'évolution de l'Alliance des infirmières de Montréal, 1946-1966". dans *Travailleuses et féministes, op. cit.* , pp. 115-138

nouvelle dignité chez les femmes laïques. Nightingale a présenté le nursing comme une profession féminine honorable, ce qui présente l'infirmière comme une " femme modèle ".

La loi des infirmières de 1946 a reconnu ce métier comme une profession réservée expressément aux femmes. La professionnalisation de ce métier se heurte à la première grande difficulté lorsque les rôles de femme et d'Infirmière se confondent et inscrivent son travail dans la continuation du travail domestique. Sa position ne diffère pas beaucoup de celle de la femme au foyer. Dans son lieu de travail, l'infirmière remplit un rôle secondaire lorsqu'elle est placée sous la dépendance du médecin. Le rôle maternel se prolonge dans le soin des malades et on lui attribue le statut de profession en raison des besoins particuliers d'une formation professionnelle.

Cette formation acquiert la légitimité lorsque l'infirmière laïque modèle sa pratique sur celle des religieuses. Remarquons à ce propos que pendant la première moitié du 20e siècle, s'effectue la laïcisation de la profession d'infirmière. Les modalités de cette pratique sont définies par l'Église. Mais malgré le professionnalisme, le métier d'infirmière est considéré comme une vocation, un reflet de la vie et du dévouement attendus d'une religieuse plutôt comme une profession scientifique telle que la médecine dont au demeurant il n'a ni l'autorité, ni le prestige. Néanmoins,

l'infirmière au Québec, au cours de la première moitié du 20^e siècle, censée incarner la vertu et le sacrifice, doit observer certaines règles de conduite et prononcer le serment professionnel dans la tradition d'Hippocrate.

On peut donc, conclure, que tout au long de son histoire jusqu'aux années 60, l'histoire du métier d'infirmière est liée à la religion et que " religion et profession sont si intimement liées qu'on a pu affirmer que le professionnalisme est devenu le prolongement et le successeur du cléricisme ".²⁴ Cette fusion de rôles d'infirmière/religieuse, métier professionnel/apostolat d'infirmières/ " sœurs " et " mères ", confère un statut confus à l'infirmière et présente des obstacles majeurs à la syndicalisation de ce groupe professionnel. D'après Johanne Daigle, "...l'Alliance ²⁵ reste une organisation syndicale nettement minoritaire et, jusqu'aux années 1960, elle ne regroupe pas plus de 200 membres".²⁶

²⁴ Johanne Daigle " L'éveil syndical des " religieuses laïques " : l'émergence et l'évolution de l'Alliance des infirmières de Montréal, 1946-1966", *op. cit.*, p. 119.

²⁵ L'Alliance des infirmières de Montréal (AIM)

²⁶ Johanne Daigle, *op. cit.*, p. 120.

B. La revendication des femmes: féminisme et antiféminisme

Les femmes se sont organisées pour protester d'une manière ou d'une autre, déjà pendant la première moitié du 19e siècle. Les " ménagères " se sont manifestées contre le prix du pain sous le régime français. Les œuvres de charité fondées par des laïques ou par des communautés religieuses, plus tard, reflètent le pouvoir organisationnel des femmes. Inspirées par les mouvements féministes occidentaux, certaines femmes au Québec, désirent opérer dans la société des changements dans la condition féminine en y réclamant une place plus grande pour les femmes. Ce mouvement des femmes émerge à Montréal, et coïncide avec le mouvement de réforme urbaine qui s'opère dans les villes canadiennes à partir des années 1880. Le mouvement montréalais a pour objectif la réorganisation du travail philanthropique dans la ville, l'amélioration de la situation des travailleuses et la promotion des droits des femmes.

Vers la fin du 19e siècle, les activités féminines des canadiennes-françaises se centrent sur la sphère religieuse ou

philanthropique. Les femmes des classes bourgeoises essaient de redéfinir l'organisation traditionnelle de la philanthropie en adoptant une idéologie réformiste et féministe, qui s'accroît pendant les premières années du 20e siècle. Les protestantes tendent vers la laïcisation des institutions de charité. Cette tâche devient plus difficile pour les catholiques puisque dès 1840 environ, les femmes laïques sont peu à peu exclues des associations catholiques de charité, désormais contrôlées par le clergé et les religieuses. La prolifération des communautés religieuses continue jusqu'au début du 20e siècle. De leur côté, les protestantes poussent leur action dans le secteur de charité et éducation sans aucune interférence de ce genre, alors que les catholiques ont pris un retard. Le mouvement féministe au Québec est issu de ce retard, provoqué par l'antiféminisme, qui s'oppose à l'action féminine laïque.

Les femmes anglophones de Montréal initient des mouvements se réclamant du mouvement féministe et créent en 1893, la section montréalaise du Conseil national des femmes du Canada. (The Montreal Local Council of Women), un organisme qui n'admet aucune distinction de race, ethnie ou religion. À cet organisme, se joignent les féministes canadiennes-françaises. Parmi les chefs de file, on identifie quelques médecins, journalistes, professeurs d'université et autres réformistes qui veulent affirmer leur droit.

Des militantes canadiennes-françaises, parmi d' autres, Marie-Gérin Lajoie, remplissent des fonctions importantes au sein du MLCW, malgré l' hostilité du clergé. Ce dernier n' approuve pas l' affiliation d' associations catholiques laïques à une organisation qui se proclame officiellement non confessionnelle mais qui est en réalité dominée par des protestantes. Ainsi, la méfiance de l' archevêché à l' égard du MLCW, provoque l' hésitation des montréalaises désireuses d' en faire partie.

Marie Lacoste-Gérin-Lajoie commence à jouer au MLCW un rôle déterminant pour l' avenir du féminisme au Canada français mais le fait que les canadiennes-françaises sont presque exclues des études supérieures et universitaires et que très peu de féministes francophones exercent une profession, explique qu' il existe dans le milieu francophone un antiféminisme très fort.

La première moitié du 20e siècle est caractérisée par l' essor rapide du féminisme québécois qui s' inscrit déjà dans la vague d' un courant international qui se répand aux États-Unis, en Angleterre et en France. Une des premières organisations qui au début du siècle ont joué un rôle déterminant est la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, (la FNSJB) fondée en 1907 qui regroupe les associations

féminines francophones ayant déjà une expérience d'activité sociale et politique.

Le champ d'action des associations reflète l'idéal réformiste et philanthropique de l'époque et vise à l'émancipation et à la promotion des femmes dans la société. Mais l'idéologie clerico-nationaliste ainsi qu'un antiféminisme très fort rendent presque impossible une modification dans le statut des Québécoises. La FNSJB est le centre du débat entre deux types de féminisme, le souhaitable étant celui qui respecte les valeurs nationalistes et catholiques.

Coincées dans ce débat, les féministes catholiques exhibent une idéologie ambiguë. Elles restent indissociables de leur rôle maternel et figées dans un partage de rôles tel que traditionnellement déterminé pour les hommes et les femmes. L'idéologie de la FNSJB se centre autour des valeurs sociales et chrétiennes, comme la lutte contre l'alcoolisme et la mortalité infantile suivant les lignes prescrites par l'Église. En 1913, Marie-Gérin Lajoie devient la présidente de cette association. Les obstacles soulevés par le clergé contre ces organisations n'ont pas pu empêcher entièrement leur avènement. Ces difficultés sont contournées en partie, et le Collège Marguerite-Bourgeois, premier collège d'enseignement supérieur pour filles de langue française a été fondé.

a. Conservatisme religieux et civil

Malgré la coopération de deux groupes montréalais, l'anglophone et le francophone, dans la formation du MLCW, le groupe des francophones se distingue des féministes protestantes par son idéologie qui les rassemble sous la bannière du féminisme chrétien lié au nationalisme. Mais le facteur national n'empêche pas que les deux groupes partagent les mêmes préoccupations de la conquête des droits égaux et des réformes sociales.

Les Canadiennes-françaises qui ne jouissent jamais d'une entière liberté au sein du MLCW, essaient de concilier à leur propre manière leur idéologie féministe et leur foi chrétienne. En 1896, un mouvement naît en France et il exerce une forte influence sur les francophones. Il s'agit de la Société des féministes chrétiennes qui s'exprime dans la revue *Le Féminisme Chrétien*, créée par Marie Maugeret. Nous reproduisons ici, un extrait de l'éditorial qui précise les grandes lignes sur lesquelles se devra fonder le mouvement:

“En premier lieu, nous ferons de l'éducation de la femme en vue de ce rôle nouveau

dont elle rêve sans en bien comprendre la portée, dont elle a tout à la fois l'ardent désir et la vague terreur. Nous lui révélerons son droit au droit (...). Mais plus nous lui parlerons de devoirs; plus nous lui répéterons que les uns sont le corollaire et le contrepoids des autres. (...) Nous lui dirons que la division du travail en carrières masculines et en carrières féminines est, dans nombre de cas, purement artificielle et fondée sur l'arbitraire le plus injuste, puisqu'il n'a d'autre mobile que d'attribuer toutes les professions lucratives aux hommes, et toutes les autres aux femmes. Mais nous ne lui laisserons pas oublier que sa véritable carrière est avant tout, et quelquefois exclusivement, d'être épouse et mère" ²⁷

Il existe donc une idéologie commune entre le mouvement féministe chrétien et le féminisme des francophones. Celles-là revendiquent leurs droits de femmes tout en respectant la foi chrétienne. À ce féminisme chrétien s'ajoute le féminisme de revendication politique et le féminisme social, ce qui n'empêche pas une friction entre le féminisme de revendication de droits égaux et le féminisme chrétien.

À l'intérieur du MLCW, il y a une certaine diversité d'intérêts et de démarches qui se partagent entre celles qui sont plus conservatrices et plus progressistes. Une partie des membres du MLCW insiste sur le rôle philanthropique rempli traditionnellement par les femmes de la bourgeoisie qui entreprennent des œuvres de charité. Le conservatisme assure

²⁷ Marie Maugeret, sec. gé., "Notre programme", *Le Féminisme Chrétien*, 1, 25 février 1896: p.5-6, reproduit dans *Travailleuses et féministes*, op. cit., pp. 194-95.

la continuité avec le passé et protège le mouvement féministe contre les excès réformistes. D' un autre côté, il existe aussi la fraction progressiste qui se prépare à aborder le 20e siècle en entamant une lutte pour les réformes sociales et les droits égaux., comme dans le cas de leur prise de position égalitarisme vis- à-vis le travail féminin .

À part sa position sur le travail des femmes, le MLCW adhère à son idéologie de la femme au foyer et à son rôle d' épouse et mère. Les femmes ne remettent pas en question l' institution de la famille. Leur participation au conseil leur garantit un apprentissage de la revendication de leurs droits et éveille en elles le besoin de se libérer de l' encadrement clérical des activités féminines en brisant leur monopole dans ce domaine. Le rôle social attribué aux femmes et aux hommes est défini de façon complémentaire, englobant toute la question du statut des femmes.

La deuxième guerre est vécue par la femme canadienne comme une expérience décisive. Pour la première fois, le Canada fait appel à toutes les femmes aussi bien qu' à tous les hommes, et chacune sent qu' elle doit y apporter sa contribution. Pour la première fois les jeunes canadiennes ont le choix d' emplois laissés vacants par l' exode des hommes dans les armées. Cette expérience du travail hors du foyer

donne à la femme une nouvelle conscience de son importance en dehors de la vie domestique et la marque profondément. L'expérience des années de la guerre ne sera pas absente de la remise en cause des droits de la femme au Québec après la Révolution tranquille.

La guerre étant terminée, tout le monde considère le mariage et la famille comme le lieu le plus sûr pour garantir l'ordre des choses. Le désir de retourner à la vie normale, contribue à établir un climat particulièrement conservateur. Après la guerre, et surtout après 1950, le Québec est dominé par une idéologie traditionaliste qui place la femme au foyer et qui refuse d'accepter les changements inévitables apportés par la nouvelle structure industrielle à la condition féminine. La famille est toujours considérée comme la structure de base responsable de la survie de la société québécoise, ce qui entraîne le fameux 'baby-boom'. Le centre de la cellule familiale, donc, la femme, ne peut être envisagée hors de ce cadre, ayant une autre vocation que d'être mère et épouse.

Betty Friedan appela avec raison cette idéologie la mystique féminine qui marque pour toujours un retour aux valeurs traditionnelles. La presse féminine contribue à véhiculer cette idéologie: les grandes revues de l'époque ne sortent guère du maquillage, de la couture et de la cuisine. Les romans publiés dans ces revues sont une invitation à la rêverie

et coupent la femme de la réalité. Ce n' est plus la mère aux hanches généreuses, mais la femme désirable: svelte et intelligente. Bref, la femme dont il est question dans ces revues est une femme inventée, une image douce et charmante, mais une image. La réalité vécue par la femme est bien loin du discours. Cette dissociation est encore renforcée par la diffusion des théories nouvelles sur la sexualité et la psychologie féminines promues par le ' grand-papa Freud '. Autour de ces théories circulent un grand nombre de préjugés concernant la sexualité et le rôle des femmes qui l' enferment dans un nouveau carcan: celui de la passivité et de la culpabilité. Leur sexualité est considérée passive, la frigidité est presque courante, la ménopause caractérise le fait de ne plus pouvoir enfanter. De toutes théories la plus inacceptable sera celle qui attribue aux femmes le refoulement du désir inconscient d'être un homme ou " l' envie du pénis ". Elles sont aussi les responsables des problèmes émotifs de leurs enfants.

On oppose un refus global au travail féminin. Ce refus émane particulièrement, du clergé, refus promu surtout par le recrutement de la femme dans les usines pendant la guerre, pour des besoins politiques et économiques. Cette démarche est perçue comme une attitude anti-canadienne-française visant à éliminer l' institution familiale et à rendre les femmes matérialistes et égoïstes. La femme au travail est considérée comme ne pensant qu' à gagner de l' argent, abandonnant ses

enfants ou peu intéressée à les avoir. Donc, le travail de la femme à l'extérieur du foyer est condamné pour des raisons d'ordre religieux, moral et nationaliste.

Toutefois, le féminisme québécois continua à progresser, bien que beaucoup plus lentement que dans le reste du Canada. Ainsi, tandis que les femmes anglophones avaient acquis le droit de vote à l'époque de la Première Guerre mondiale, les suffragettes québécoises, dirigées par Idola Saint-Jean puis par Thérèse Casgrain, se battent jusqu'en 1940 pour l'obtenir.

Les féministes québécoises avaient de justes raisons d'exprimer leur mécontentement à l'égard de leur statut juridique. Le Québec fut le dernier État de l'Amérique du Nord à céder aux revendications des femmes pour l'égalité des droits civils et politiques, excluant les femmes presque totalement de l'exercice de leurs droits politiques et limitant d'une façon injuste le statut juridique des femmes mariées.

La femme mariée était victime du code civil québécois qui plaçait les enfants sous l'autorité paternelle. Ce code interdisait aux épouses comme aux mineurs, de signer un contrat, sauf dans les cas prévus par la loi ou autrement dit avec l'autorisation expresse du mari seulement. L'épouse pouvait, une fois dûment autorisée, s'engager dans des actes

légaux, mais le conjoint se réservait le droit d'exprimer son refus.

Plus loin, le code permettait au mari la séparation en cas d'infidélité conjugale tandis qu'une femme, à part certains cas, ne pouvait invoquer l'adultère de son conjoint comme motif de séparation. Enfin, seul le père exerçait en tant que chef de famille l'autorité suprême, malgré la glorification de la maternité. C'est à cause de ces lois que Marie-Gérin-Lajoie qualifia le mariage de " mort légale " de la femme puisque, de leur côté, les célibataires n'étaient pas sujettes à ces contraintes.

La lutte menée par la Ligue des droits de la femme contre l'infériorité des femmes dans le code civil québécois subit un échec à la fin des années 1920, quand la commission Dorion, chargée d'enquêter sur ces questions, et composée d'hommes seulement, décide de la nécessité de préserver sans un changement sensible, les droits garantis par le code civil, défavorables à la femme mariée.

Pour l'élément conservateur, ultramontain et clérical, le code civil, de même que l'Église elle-même est un autre facteur important de la cohésion sociale de la société canadienne-française catholique au sein du Canada anglais et protestant, donc, aucune modification n'est souhaitable. L'avenir du Québec reposait, d'après les conservateurs, sur une vision

traditionnelle, donc, catholique et nationaliste du rôle des femmes et de la famille. Libérée de l' autorité paternelle et maritale, la femme se donnerait la liberté de satisfaire ses aspirations et d' administrer son argent, reléguant ainsi à une place secondaire ses devoirs de mère de famille nombreuse. La structure familiale et l' identité nationale étaient indissociables.

Les liens entre la famille et le destin du Québec étaient à un tel point reliés que le féminisme incarne tous les périls qui menacent la survivance de la province. Cela crée dans le psychisme québécois une symbolique au niveau du foyer, en rapport avec le mythe de la femme éternelle, soumise à la suprématie maritale.

Le courant de pensée anti-féministe est plus prononcé dans les écrits d' Henri Bourassa. À ses yeux, le féminisme ressort de l' influence anglo-saxonne et protestante et est destiné à semer l' agitation en menaçant la famille, donc, la civilisation canadienne-française. Jusque là le Québec était le dépositaire d' une idéologie particulière, qui dans un monde matérialiste, tenait encore aux vertus morales, religieuses et familiales, et tout cela grâce à la femme. Une fois que le féminisme change le statut de la femme, il ébranlerait aussi la société québécoise catholique.

Bourassa expose les maux qui résulteront de l' accession des femmes aux droits politiques et exprime par-là

une mauvaise volonté envers l'émancipation sociale et politique de la femme:

“Que les femmes les plus intelligentes et les plus avancées fassent porter leurs efforts sur tous les points où leur influence de femmes peut s'exercer, avec des arguments que seuls le cœur et le charme de la femme peuvent trouver; elles atteindront plus sûrement leur but que par des conférences, des meetings, et des comités électoraux.”²⁸

Pour lui, l'accession de la femme à la politique correspond surtout à “ l'introduction de féminisme sous sa forme la plus nocive; la femme-électeur, qui engendrera bientôt la femme-cavaleur, la femme-télégraphe, la femme-souteneur d'élections, puis, la femme-député, la femme-sénateur, la femme-avocat, enfin, pour tout-dire en un mot: la femme-homme, le monstre hybride et répugnant qui tuera la femme-mère et la femme-femme.”²⁹

b. Un virage dans la modernité

²⁸ Cité par Hélène Pelletier -Baillargeon dans “ La Québécoise D'Hier ”, *Critère*, no. 27

²⁹ Henri Bourassa, *Le Devoir*, 28 et 30 mars, 1er avril, 1918, cité par Francine Fournier “Les femmes et la vie politique au Québec ”, dans *Travailleuses et féministes*, *op. cit.*, p. 346.

Tandis que la société est en pleine transformation entre 1945 et 1960, le destin politique du Québec reste dans les mains d' un gouvernement conservateur. Le régime de Duplessis exhibe une idéologie ambiguë, qui varie entre un passéisme favorisant une société rurale, française et catholique et une société plutôt moderne, s' inscrivant dans le progrès scientifique et industriel. Dans la pratique, le régime de Duplessis affiche une politique de conservatisme, s' appuyant sur le nationalisme traditionnel.

Duplessis symbolise, aux yeux des jeunes Canadiens français, un modèle d' administration arriéré et c' est autour de la modernisation de l' Etat provincial que s' élèvent autour des années 1950 les forces d' opposition au régime de Maurice Duplessis. Celles-ci dénoncent sa conception rétrograde de l' État et du nationalisme et en général l' emprise continue du clergé sur les institutions et les mœurs.

Cet état des choses se traduit plus nettement dans le manifeste de 1948, intitulé *Refus Global*, manifeste artistique et littéraire révolutionnaire, publié par le peintre Paul-Émile Borduas appuyé par d' autres consignataires du monde des arts et des lettres. Leurs attaques visent les élites cléricales et traditionnelles. Bien qu' exagérée, cette critique sera bien accueillie pendant les années 1960 par les artistes, écrivains et les partisans des réformes. En voici quelques lignes:

“Rejetons de modestes familles canadiennes-françaises, ouvrières ou petites bourgeoises, de l'arrivée au pays à nos jours restées françaises et catholiques par résistance au vainqueur, par attachement arbitraire au passé, par plaisir et orgueil sentimental et autres nécessités. [...] Un petit peuple serré de près aux soutanes restées dépositaires de la foi, du savoir, de la vérité et de la richesse nationale.”³⁰

L'opposition est acerbe pour la société canadienne française. Aux opposants se joint le mouvement syndical dont la conception progressiste de la société s'oppose à celle du gouvernement. Même au sein du clergé se développe un secteur progressiste. Ce qui fait qu'on prône la modernisation des institutions, dont le but sera de “ rattraper ” les retards de la société québécoise.

Là Révolution tranquille qui en résulte est un ensemble, de réformes politiques, sociales, économiques, administratives, aussi bien que de mouvements d'idées et d'évolutions des mœurs. Ce changement s'effectue après la mort de Duplessis, en 1959, et s'accélère avec l'élection des libéraux en 1960. À la suite des changements politiques, s'opère la transformation des structures sociales. L'édifice clérical, autrefois si puissant perd sa place en faveur de l'État qui prend en charge la santé, l'enseignement et les services sociaux. La même tendance caractérise la pratique religieuse et l'entrée dans les ordres. Les nouvelles valeurs se traduisent par la liberté sexuelle,

³⁰ Manifeste de 1948, *Refus Global*

l'émancipation des femmes et des adolescents, l'accès à l'éducation, à la culture, et à une société de consommation. Le Québécois ne veut plus être identifié au " scieur de bois et porteur d'eau ", ni être confiné à la famille et à la campagne.

Quant aux femmes, le gouvernement de Jean Lesage avec lequel les historiographes font correspondre la Révolution tranquille, modifia également les dispositions du droit de la famille qui maintenaient les femmes mariées du Québec dans un état de dépendance juridique vis-à-vis de leurs maris.

Avec la Révolution tranquille, le traditionalisme fait place pendant les années 1960 à une idéologie de rattrapage par rapport au reste du Canada et à l'Amérique du Nord. La nouvelle idéologie consiste en un rejet du rôle traditionnel de la femme en société et prône un idéal féminin réunissant les rôles qui sont traditionnellement attribués à la femme et les qualités de la femme émancipée, cultivée, qui s'affirme hors des limites du foyer.

On réclame donc un plus grand rayonnement de la femme dans la société tout en insistant sur le fait que sa contribution soit inspirée de ses qualités féminines: douceur, altruisme, esprit de sacrifice, amour des enfants. Le même mode de pensée persiste encore au sujet du travail féminin. Celui-ci est sujet à diverses conditions, dont, l'âge des enfants et le revenu du mari.

La notion de “ maternité spirituelle ”, d’après laquelle les femmes, sont plus aptes à suivre des “ métiers féminins ” persiste toujours. Ces métiers seraient favorisés par leurs valeurs intrinsèquement féminines. Même si cette femme-modèle réunissant toutes les qualités requises au foyer et dans la société n’est pas employée, elle utilisera ses talents pour servir dans diverses organisations sociales et politiques. Mais l’essentiel sera que ces activités n’interfèrent jamais dans son rôle primordial dans le cadre de la famille.

Toutefois, cette idéologie qui garantit déjà à la femme une situation de plus grande liberté, est supplantée par une autre qui remet en cause la notion même de la différenciation de rôles entre hommes et femmes et ne limite cette différenciation qu’ aux fonctions de reproduction. Cette idéologie change les conditions du marché de travail et plus sûrement les structures familiales.

La transformation dans les structures familiales qui était déjà amorcée s’est accélérée depuis les années 1960: “Des phénomènes qui dans d’autres sociétés ont mis un siècle à se produire,” écrit le collectif Clio, “se sont effectuées ici avec une rapidité remarquable”.³¹ La famille québécoise des années 1960 a subi une grande baisse de natalité. Malgré le baby-boom, les

³¹ Collectif Clio, (Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne, Jennifer Stoddart), *L’Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* (Montréal: Ed. Quinze, coll. “Idéelles”, 1982), pp. 400-1.

Québécoises continuèrent à faire moins d' enfants en moyenne et le contrôle des naissances tendit à se généraliser, notamment chez les francophones. En même temps une hausse du nombre de divorces ébranle l' édifice familial.

Sur le marché du travail, les femmes dans les années 1940, ne constituaient que 8% des travailleuses rémunérées. Comme les autres Nord-Américaines, les Québécoises envahirent progressivement la marché du travail. Pendant les années 1960, les femmes se mettent au travail en grand nombre et cela coïncide avec la croissance d'emploi et l' accès légalisé à la contraception. Entre 1941 et 1971, la représentation des femmes dans la main-d' œuvre québécoise passe de 17% à 48%. Ce changement dans la vie de la femme a un impact sur la famille: la femme n' est plus esclave du mari et la jeune fille qui veut échapper au mariage est suffisamment indépendante pour survivre autrement qu' en devenant religieuse ou en étant humiliée par le statut réservée aux " jeunes filles ".

Le cheminement des femmes dès les années 60 aboutit surtout à la redéfinition du rapport à la famille. Elle ne sera mise en place que par la prise de conscience que la femme ne pourra jamais devenir le " sujet " à part entière, dans la famille, au travail, au niveau juridique et politique, à moins qu' elle ne

cesse d'être l' "objet " de la convoitise, de la domination, et de la violence. Ce fait est revendiqué par la libération des corps qui s' en suit: la vie sexuelle et familiale prend une nouvelle dimension. La fidélité conjugale, l' avortement, la contraception, la virginité avant le mariage, deviennent les domaines d' où décident les femmes. Dans ce même cadre, les femmes ne se gardent plus d' affirmer librement leurs préférences sexuelles, de demeurer célibataires et seules, d' être mères célibataires. Certaines femmes se permettent d' afficher ouvertement leur lesbianisme, preuve évidente de leur révolte contre la domination du pouvoir mâle et du patriarcat.

Cette nouvelle tendance se manifeste surtout dans la littérature et les arts. On assiste à une littérature féministe basée sur un nouveau langage et une nouvelle thématique, à une intertextualité féminine et féministe. " d' une part, dirigée vers les hommes, une adresse qui oscille entre la revendication, l' insulte, la doléance et la déclaration d' amour, malgré tout; d' autre part, une parole tournée vers les femmes où l' interlocutrice prendra les traits multiples de la mère, la sœur, la fille, et de l' autre femme, amie ou amante." ³² L' un des premiers sujets de revendication est la langue, sexiste aux yeux de plusieurs. La règle grammaticale indiquant que le masculin

³² Cité dans *L' Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles, Op. Cit.*, pg. 563.

l' emporte sur le féminin, l' absence des noms féminins pour désigner les positions d' autorité dans la vie ouvrière, professionnelle ou publique, témoigne de la suprématie masculine dans toutes les sphères d' activité. Les appellations "auteur" ou "écrivaine" participent de ces revendications féministes.

L' histoire de la femme est réécrite par la femme dans le domaine de la littérature. Au théâtre, en roman ou en poésie les femmes se proposent une nouvelle image d' elles-mêmes, la vraie image, représentative de leurs aspirations, où mères, filles et amantes luttent pour regagner la place qui leur a été niée par l' homme. Les grandes ' écrivaines ' comme Gabrielle Roy et surtout Anne Hébert continuent à faire passer leur message révélateur du destin des femmes. Marie-Claire Blais étonne par la hardiesse de son inspiration. Le récit autobiographique, le journal et, plus encore, l'essai deviennent les moyens privilégiés d' une vive contestation féministe. Dans l' essai, plus particulièrement, le ' je ' dénonce la subjectivité de l' essayiste, cédant parfois la place à un ' nous ' de solidarité. À travers un jeu subtil de pronoms qui passent du *je* au *elle* et du *on* au *nous*, France Théoret s' interroge, sur la situation des femmes et celle de la littérature québécoise en général. Nicole Brossard dans *La Lettre aérienne*, autre essai au féminin, s' arrête à l' ambiguïté du mot " femme ". Louki Bersianik fait appel à la transformation radicale des rapports entre les sexes. En 1988,

la publication de *Écrire dans la maison du père*, de Patricia Smart jette encore un regard pénétrant sur les contraintes inconscientes qui conditionnent l'écriture des femmes.

Au contraire des romanciers, la femme-écrivain en général ne s'inspire pas des questions de signification sociale ou historique, mais ses réflexions s'inspirent de l'histoire quotidienne de la femme, son intérêt porte sur la problématique des femmes. En effet, les romans féminins, surtout après la Révolution tranquille ont pour personnages principaux des femmes. L'homme est relégué au rang des personnages secondaires, ayant rarement accès à la parole. En donnant à la femme l'emprise sur la parole, en prenant la réalité de la femme comme sujet de ses préoccupations, les romancières québécoises libèrent celle-ci des représentations mythiques auxquelles l'ont soumis les textes écrits par des hommes au sujet des femmes.

C'est dans ce nouveau climat de production littéraire auquel a conduit la conscience renouvelée de la condition féminine que sont analysés les textes écrits par Anne Hébert et Marie Claire Blais.